

s'accroît à tout instant; il faut de nouveaux ouvriers pour recueillir une moisson si abondante, et enfin, il faut une église aux Catholiques de Thonon.

Oh! qu'elle fut belle pour notre Saint, cette nuit de Noël 1596, où, deux ans après sa première entrée dans le Chablais, il ouvrit l'église de Saint-Hippolyte, devenue sa conquête, y célébra les divins mystères au milieu d'une foule immense qu'il avait rendue à l'antique croyance de ses pères, communia de ses mains huit cents nouveaux fidèles, et chanta le cantique d'amour et d'action de grâces, avec ceux-là mêmes qui, si peu de mois auparavant, n'avaient que haine dans le cœur, que malédiction à la bouche! Mais quelle journée plus belle encore, que celle du 1^{er} octobre 1598, où le sacrement auguste de nos autels fut porté solennellement et sous des arcs de triomphe dans toutes les rues de Thonon, le duc régnant de Savoie soutenant lui-même le dais, avec un prince de son sang et deux ambassadeurs étrangers; un légat du Saint-Siège, qui fut depuis élevé au souverain pontificat, marchant à la suite du Dieu de l'Eucharistie; et tout le peuple, prosterné sur son passage, adorant ce qu'il avait si long-temps blasphémé! De ce moment, le Chablais et les baillages voisins rentrèrent en entier sous l'obéissance de l'Eglise; la religion catholique y fut professée seule, les ministres de l'hérésie se retirèrent; et le titre d'apôtre de ces contrées fut pour toujours assuré à François de Sales.

O habitans de ces régions heureuses qu'il retira des ombres de la mort, «peuple d'acquisition, race choisie,» puisse la foi que vous avez reçue de lui, fleurir à jamais parmi vous, comme elle y fleurit encore! Puissiez-vous conserver toujours le trésor de vos mœurs si simples et de votre croyance si pure! Puisse, jusqu'à vos dernières générations, le nom de votre libérateur être répété par la reconnaissance, sur vos montagnes, avec ceux de Pierre et de la Sainte Eglise romaine; et que jamais l'esprit de dis-

corde et de mensonge ne vienne troubler la paix dont vous jouissez, et obscurcir la lumière de la vérité qui vous éclaire!

Je ne suivrai point notre conquérant évangélique, sur tous les autres théâtres où son zèle se déploya; je dirai seulement que ce zèle apostolique ne se ralentit point jusqu'à sa mort; qu'avant et depuis son épiscopat, il entreprit de longs et pénibles voyages pour affermir ou étendre l'empire de Jésus-Christ; que partout où il annonça la parole sainte, partout même où il parut, dans les cours, dans les villes ou dans les campagnes, il fit aimer la religion des souverains, la fit respecter des grands, réforma les mœurs publiques et la licence même militaire, opéra des conversions sans nombre, arracha des milliers de victimes à l'erreur. Peu s'en fallut, qu'après avoir fait à l'hérésie tant de plaies profondes, il ne lui portât enfin le coup mortel, en abattant la principale tête de l'hydre. Bèze lui-même, Bèze le successeur de Calvin, le chef et l'oracle du parti, ne put entendre François sans être ébranlé. Après quelques entretiens, il avoua presque sa défaite; et déjà il traitait de sa réconciliation avec Rome. Mais, ô conseil secret de la justice divine! l'hérésiarque, au moment décisif, demanda encore un délai; retenu par les liens de l'orgueil et par d'autres chaînes plus honteuses, il laissa échapper le moment de la grâce, qui ne revint plus. Infortuné vieillard, vous eûtes de tardifs regrets; vous mourûtes en prononçant le nom de François; et vous allâtes paraître devant Dieu, sans avoir réparé les outrages faits à son Eglise, pendant que celui qui vous avait tendu en vain une main secourable, ramenait avec plus de succès au bercail une foule de brebis égarées par vos leçons.

Tel fut, mes Frères, l'apostolat de notre Saint, tels ses travaux, ses combats et ses triomphes. O Dieu, qui dans un temps d'erreur et de vertige, suscitâtes cet homme puissant en œuvres et en paroles, pour défendre votre cause, et sauver une mul-

titude d'âmes qui périssaient, daignez, dans un siècle plus aveugle et plus malheureux que le sien, susciter pour notre salut des apôtres qui lui ressemblent; armez-les, comme lui, de cet ascendant de la science, de cette force de la vérité qui subjugué les esprits rebelles; armez-les aussi de cette douceur victorieuse qui captive les cœurs, et dont il fut un parfait modèle, comme je vais le montrer dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

On se ferait une idée bien fautive de la piété chrétienne, si on l'envisageait comme une vertu austère et sauvage, semblable à la dureté arrogante de certains sages de la gentilité. Le divin fondateur du christianisme était « doux et humble de cœur; » il cachait la majesté et la puissance, pour ne laisser paraître que la miséricorde et la bonté; toutes ses paroles respiraient l'indulgence et l'amour; toutes ses actions étaient des bienfaits; il appelait à lui tous les affligés, pour soulager leurs peines, tous les malades, pour les guérir, tous les pécheurs, pour leur pardonner; il n'opposait aux outrages que la patience, à la fureur que des témoignages de tendresse; il pleurait sur la perfide Jérusalem, embrassait Judas, et pria pour ses bourreaux. Son Evangile tout entier n'est qu'une loi de clémence et de charité. « Allez, disait-il à ses disciples, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à tous, imitez votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Heureux ceux qui souffrent patiemment pour la justice! Heureux ceux qui sont doux! »

Qui jamais comprit mieux ces divines leçons? qui les pratiqua plus fidèlement que François de Sales? connaît-on un saint qui l'ait surpassé en mansuétude, en bienveillance envers tous les hommes? Cette vertu fait tellement son caractère propre et distinc-

tif, qu'il est impossible de la nommer, sans que la pensée du saint Evêque se présente aussitôt à l'esprit. Ce fut par le charme de cette douceur, plus encore que par la force et l'éloquence de ses discours, qu'il triompha de l'obstination de tant d'hérétiques. D'autres pouvaient, comme lui, les réfuter et les convaincre; mais lui seul, comme le remarquait un célèbre et savant cardinal (1), lui seul avait le don de les convertir: c'est que le principe des erreurs, aussi bien que des passions de l'homme, est toujours dans son cœur. Tant que le cœur n'est point gagné, la victoire reste incertaine. Combien d'impies sentent qu'au fond la doctrine de l'impiété n'est que mensonge! Combien de pécheurs condamnent intérieurement leurs désordres! Mais cette doctrine dont on sent le faible, mais ces vices dont on rougit en secret, on les aime: et quand nous invectivons contre ces idoles chéries, on s'irrite, on nous hait; et souvent, pour étouffer le remords que nous avons réveillé, on se plonge plus que jamais dans l'abîme. Oh! si nous savions nous insinuer doucement dans les âmes; si nous avions ce langage tendre et touchant qui fait trouver grâce à la vérité, qui inspire l'amour de la vertu, qui attendrit le coupable sur son propre malheur, nous obtiendrions d'autres succès. Cet art était celui de François de Sales. Il ne se contentait pas de prouver à ses auditeurs qu'ils s'égarèrent; il leur prouvait encore mieux qu'ils avaient en lui un père compatissant, un ami fidèle, prêt à donner pour eux sa vie. Chacun lisait dans ses yeux la tendresse de sa charité; sa voix pénétrait jusqu'au fond des entrailles; et l'onction de ses paroles amollissait les cœurs les plus durs. On aurait résisté à la raison, on céda à l'amour; et l'on s'avouait sans peine vaincu par tant de douceur et de bonté. Sur le bruit de sa condescendance pour les pécheurs, on vit accourir de loin des hommes vieillissés dans l'iniquité, qui soutenaient depuis long-temps une pénible

(1) Le cardinal Du Perron.

lutte contre leur propre conscience, et ne pouvaient se résoudre à faire l'aveu de leurs crimes. A sa vue, ils prenaient confiance, découvraient à un si charitable médecin leurs plus affreuses plaies, ne craignaient pas de les laisser toucher à une main si miséricordieuse, recevaient avec consolation le remède salutaire de la pénitence, et s'en retournaient pleins de joie, en bénissant celui qui les avait réconciliés avec le Ciel et avec eux-mêmes.

Comment raconter tous les prodiges qu'il opéra comme par l'enchantement de sa douceur? La seule sérénité de son front calma souvent les passions les plus violentes, apaisa des séditions, éteignit des haines, fit tomber le fer de la main des meurtriers, dissipa de noirs soupçons et de sombres chagrins, attira efficacement à la piété des âmes encore mondaines, qui concevaient en le voyant quelles doivent être les délices de la vertu. La paix du Saint-Esprit avait son siège dans ce cœur si pur et si calme. De là elle se répandait dans ses traits et dans tout son extérieur; elle donnait à tous ses mouvemens une égalité, une modération, une bienséance, une grâce dont les yeux étaient charmés, et communiquait à toute sa personne une sorte de beauté moins humaine que céleste, à laquelle il était impossible de refuser le respect et l'amour; en sorte qu'on peut bien lui appliquer ces paroles du Prophète: Allez, que votre grâce et votre beauté vous donnent la victoire et l'empire; *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prosperè procede et regna* (1).

De quel autre que de François de Sales a-t-on pu dire que, depuis sa première enfance jusqu'à la fin de ses jours, personne ne le vit ému de colère, n'entendit de sa bouche un mot moins mesuré, ne le surprit donnant un signe d'impatience ou d'humeur? Il n'y eut ni importunité, ni contradiction, ni mauvais traitement, ni injure qui fût capable de lui inspirer le moindre ressentiment, ou de troubler un seul

(1) Ps. XLIV, 5.

instant son inaltérable tranquillité. Et qu'on ne croie pas que cette merveilleuse patience fût en lui faiblessé de courage. Car, pour emprunter les expressions de cette Sainte (1), formée à son école, qui le connut si bien: « S'il n'y eut jamais d'esprit si doux, si débonnaire, gracieux et affable que celui de ce bienheureux Père, il n'y eut jamais aussi d'âme plus hardie, généreuse et puissante à supporter ces charges et travaux, et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspirait. » On a vu dans sa mission du Chablais, s'il se laissait arrêter par les obstacles ou effrayer par les périls..... (2).

La douceur chrétienne, lorsqu'elle est portée au degré de perfection qu'elle atteint dans le cœur de François de Sales, doit moins être considérée comme une vertu particulière, que comme la consommation et la maturité de toutes les autres vertus, mais surtout du détachement évangélique et de l'humilité.

Ai-je besoin qu'on m'apprenne que François était détaché des richesses, des jouissances de la vie, et de la vie même, quand je le vois sourire doucement à ceux qui le dépouillent de ses biens par une manifeste injustice; ne faire paraître que de la complaisance et de la joie parmi les fatigues, les incommodités et les privations de tout genre; conserver le contentement et la paix au milieu des pièges et des assassins qui l'entourent?

Est-il nécessaire qu'on me dise qu'il était humble, lorsque je le vois supporter avec une si douce tranquillité les plus odieuses calomnies? Je n'en rapporterai ici qu'un trait. Il était dans la douzième année de son épiscopat; son nom était répandu dans toute l'Europe entière, et prononcé avec vénération dans toute l'Eglise. Tout-à-coup des soupçons flétrissans s'élevèrent contre lui dans le sein même de son troupeau.

(1) Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal.

(2) Il y a ici une lacune d'environ une page. L'Orateur improvisa le détail indiqué sur le courage et la fermeté du Saint.

Il est accusé d'un crime infâme : une lettre, habilement supposée, accrédite l'imposture ; une portion du public et des personnes considérables y sont trompées ; on commence à murmurer ces tristes paroles : « Qui aurait cru que l'Evêque de Genève fût un fourbe ? » Il entend ces bruits, et il n'en est point ému ; il connaît l'auteur de la trame perfide, et il ne le démasque point. Ses amis lui reprochent un silence qui semble compromettre l'honneur de l'épiscopat ; et il leur répond avec simplicité par ce mot sublime : « Si ma réputation est utile à l'Eglise, Dieu saura bien la conserver. » Et lorsque enfin le malheureux calomniateur, frappé par la justice divine, confesse en expirant son iniquité, l'innocent justifié ne témoigne aucune joie ; loin de songer à triompher, il pleure son ennemi qui n'est plus, ordonne pour lui des prières publiques, et s'afflige de n'avoir pas pu lui donner avant sa mort le baiser de paix.

O incomparable douceur ! ô vertu qui est vraiment le fruit et la fleur de toutes les vertus ! ô modération qui ne peut se trouver que dans un cœur mort à soi-même et à toutes choses, et transformé en la mansuétude du cœur de Jésus-Christ !

Ce serait ici le lieu de peindre cet homme si doux, ce tendre et charitable pasteur, au milieu de ses brebis, leur présentant un visage toujours serein pour les attirer, des bras toujours ouverts pour les recevoir ; les appelant toutes par leurs noms, soutenant les faibles, portant celles qui tombent, poursuivant celles qui s'égarerent, guérissant celles qui sont blessées, languissantes ou malades ; prodiguant à toutes les soins, les consolations et les bienfaits ; surtout ne se lassant jamais de leurs importunités et de leurs besoins sans cesse renaissans : c'est une mère que n'importunent point les pleurs et les cris de l'enfant qu'elle allaite. Ah ! qu'il me soit permis de rapporter ici ses propres paroles dans leur naïveté touchante. Il faut que les sentimens de François de Sales nous soient exprimés par lui-même, et que son

cœur nous parle son propre langage. « Eh ! dit-il, que sont toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup, et laissent à peine le temps de respirer ? ce sont des enfans qui se jettent dans le sein de leur père. » Puis, empruntant de l'Evangile une comparaison dont la simplicité ne choquera point votre délicatesse : « De même, ajoute-t-il, qu'une poule ne s'irrite point lorsque ses poussins accourent tous à la fois vers elle, mais qu'elle étend ses ailes afin de les couvrir tous, de même je sens mon cœur se dilater, à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. » Oh ! heureux le peuple à qui Dieu, dans son amour, donne un tel pasteur et un tel père !

Comme les meilleurs fruits s'adoucissent toujours davantage en approchant de la maturité, l'âme de François de Sales devenait toujours plus douce à mesure qu'il avançait en âge. Dans la vieillesse, on lui reprocha de porter l'indulgence jusqu'à l'excès. Son frère même, vertueux prélat qu'il avait associé à sa sollicitude pastorale, et fait asseoir à ses côtés sur le siège de Genève, l'en reprenait comme d'une faiblesse. Il n'excusait pas surtout l'empressement avec lequel le saint vieillard brisait les fers de coupables détenus dans la prison épiscopale, dès qu'ils avaient donné quelques signes de repentir, et répandu à ses pieds quelques larmes. Il s'éleva là-dessus, entre les deux frères si étroitement unis d'ailleurs, une sorte de contestation, dans laquelle la sévérité du coadjuteur aurait peut-être prévalu sur la douceur de l'évêque, s'il n'eût plu à Dieu d'intervenir, et de se déclarer par un miracle éclatant en faveur de cette dernière. Souffrez que je raconte encore ce trait en deux mots. Un jour qu'on avait amené dans cette prison un criminel dont le remords et la fureur avaient aliéné l'esprit, et dont les transports étaient si violens qu'on n'osait l'approcher, le Saint, conduit par la charité et fortifié par un avis intérieur du Ciel, entre sans crainte, fait ouvrir, malgré les représentations de ceux qui l'entourent, la barrière qui le sé-

pare de cet infortuné, le touche, le guérit, et le renvoie libre et désormais vertueux.

Il est donc vrai, Seigneur, que vous aimez la douceur et la miséricorde, parce que vous êtes vous-même doux et miséricordieux. C'est surtout par cette vertu, que David sut vous plaire, et qu'il fut un roi selon votre cœur. Son peuple le savait; et lorsqu'il voulait obtenir de votre bonté les plus précieuses faveurs, il ne croyait pas avoir de titre plus puissant à faire valoir auprès de vous, que la douceur de ce bon roi. Souvenez-vous, grand Dieu, s'écriait-il, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (1). Le peuple qui m'entend, ô mon Dieu! n'a-t-il pas droit de vous adresser une prière semblable, et de vous dire: Souvenez-vous de toute la douceur du Saint qui fait notre gloire, et répandez vos grâces sur un pays qui a été le sien; consolez-nous de vingt années de malheurs; accordez-nous une longue paix, pour cicatrizer nos blessures; affermissez à jamais parmi nous l'édifice de la religion, qui se relève enfin sur ses antiques bases; rendez-nous la foi, la piété, toutes les vertus de nos pères, et que François de Sales sourie, du haut des cieux, à la régénération de sa patrie: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.*

Mais achevons, mes Frères; et après avoir vu dans François de Sales un apôtre zélé de la vérité, un modèle parfait de la douceur chrétienne, considérons-le enfin comme un véritable juste, accompli en tout genre de justice et de sainteté: c'est le sujet de la troisième et dernière partie.

(1) Ps. cxxxii, 1.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAUL,

PRONONCÉ

DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Unxit eum Deus spiritu sancto et virtute, qui pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.

Dieu l'ayant rempli de l'onction et de la force de son Esprit, il a passé sur la terre en faisant du bien aux hommes, et soulageant tous les infortunés. (*Act. x, 38.*)

C'EST un préjugé depuis long-temps accrédité dans le monde, que la piété chrétienne est une sorte d'égoïsme qui concentre l'homme en lui-même, une sécheresse et une insensibilité de cœur, qui, sous prétexte de n'aimer que Dieu, l'isole de ses semblables, et le rend indifférent à tout ce qui les touche; un enthousiasme vain qui, le transportant par la pensée dans le Ciel, en fait un membre inutile de la société humaine sur la terre; enfin un asservissement volontaire et puéril, qui, l'enchaînant dans un cercle étroit d'observances minucieuses, comprime l'essor de l'âme, et ne lui permet pas de s'élever aux choses vraiment grandes et dignes de l'immortalité. La Providence divine semble avoir eu dessein de confondre une erreur si injurieuse à la religion, en suscitant Vincent